

de la Saône, il avait entendu le bruit d'un vaisseau qui remontait contre le courant du fleuve à grande force de rames : il demanda où allait ce navire; alors une voix terrible retentit à ses oreilles : « C'est Ébroïn que nous emportons à la chaudière infernale! »

II

Tout le monde n'avait pas si mauvaise opinion du maire de Neustrie : « il réprimait virilement toutes les méchancetés et les iniquités qui se commettaient sur la surface de la terre; il châtiait les forfaits des hommes superbes et injustes; il faisait régner la paix par toute la terre... C'était un homme de grand cœur, bien qu'il fût trop cruel envers les évêques. » Tel est le témoignage que lui rendent des légendes, qui expriment sans doute l'opinion des Franks de condition inférieure entre lesquels il avait partagé les bénéfices royaux, et du peuple des villes qu'il avait protégé contre la tyrannie des grands. En Burgondie et en Aquitaine, la mort d'Ébroïn eut des suites graves; mais en Neustrie, le parti d'Ébroïn s'était tellement fortifié et organisé depuis sept ans, qu'il garda le pouvoir après la mort du grand chef qui paraissait devoir tout entraîner dans sa tombe : le duc Peppin et ses alliés, tout étourdis encore de leur sanglante défaite, furent trop heureux de donner des otages au maire Waratte ou Wert, successeur d'Ébroïn, et d'obtenir de lui la paix. Les seigneurs bannis demeurèrent en exil, et rien ne fut changé dans la Neustrie. Le vieux métropolitain de Rouen, Audoën ou saint Ouen, contribua de toute son influence à maintenir l'ouvrage de son ami Ébroïn. La paix conclue avec les Austrasiens fut même vivement désapprouvée en Neustrie par les hommes énergiques, et amena une révolution dans le palais : Waratte fut supplanté par son propre fils, Ghislemar, jeune homme plein d'audace et d'astuce, qui recommença la guerre contre Peppin, et qui pénétra en Austrasie. Peppin vint à la rencontre de

Ghislemar près du château de Namur (*Namugo*); on négocia, on jura la paix; mais Ghislemar, fondant à l'improviste sur les Austrasiens, « tailla en pièces un grand nombre de leurs nobles hommes ». La crainte que son père ne profitât de son absence pour recouvrer la mairie l'obligea de retourner en Neustrie au lieu de pousser son avantage; mais il mourut subitement, et Waratte rentra dans la mairie (684). Saint Ouen et Waratte moururent dans les deux années qui suivirent cet événement. L'élection du successeur de Waratte fut longuement et orageusement débattue; enfin la veuve de Waratte, nommée Ansflède, femme de tête et de courage, eut le crédit de faire élever à la mairie son gendre, Berther. C'était le plus malheureux choix auquel on se pût arrêter : Berther, « vain et léger, petit de taille et d'esprit, méprisant les conseils et l'amitié des Franks », mit partout le trouble et la discorde. Beaucoup de chefs neustriens retirèrent leur obéissance à Berther, envoyèrent à Peppin des otages en garantie d'alliance, et « l'excitèrent contre Berther et le reste des Franks ». Les nombreux exilés qui vivaient de l'hospitalité austrasienne assiégeaient le duc Peppin d'instances continuelles et s'efforçaient de lui persuader qu'il n'avait qu'à tirer l'épée pour devenir chef de tous les Franks : l'ambition excitait Peppin, le souvenir de Lucofago le retenait; il essaya d'abord les voies pacifiques, et dépêcha une ambassade au roi Théoderik pour le prier de rappeler les bannis et de leur restituer les biens qui leur avaient été enlevés par Ébroïn. C'était demander le bouleversement de la Neustrie. « Théoderik, disent les *Annales de Metz*, à l'instigation de Berther, reçut orgueilleusement les messagers, et, rejetant leur requête, annonça qu'il irait bientôt chercher ses serviteurs fugitifs que Peppin avait reçus chez lui contre le droit et la loi. »

Au commencement de 687, Peppin convoqua les grands d'Austrasie, et leur communiqua la réponse menaçante du roi ou plutôt du maire de Neustrie. La puissance de Peppin, qui avait réuni à ses domaines les grandes terres de son cousin Martin, et qui s'était récemment signalé contre les Germains rebelles à la suzeraineté

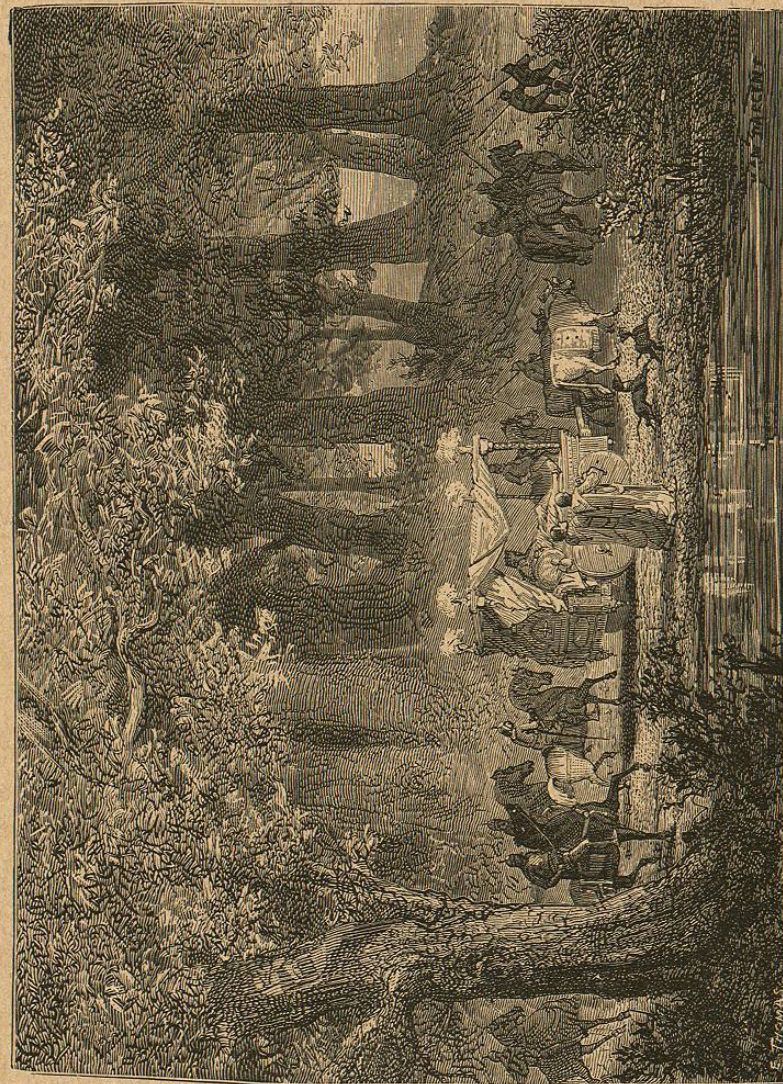
franke, lui assurait une prépondérance infaillible dans le mal austrasien, et la cause débattue était d'ailleurs celle de tous les grands. « Il reçut de l'assemblée le conseil qu'il avait déjà résolu dans son âme », et fut proclamé chef de la guerre. L'armée fut convoquée dans la forêt Charbonnière, qui couvrait le Brabant méridional et une partie du Hainaut, et qui séparait la Neustrie de l'Austrasie. Là Peppin harangua les seigneurs et tous les guerriers, et se donna comme le vengeur des *prêtres de Dieu* et des *nobles franks*, dépouillés par les maires de Neustrie. L'armée applaudit en heurtant ses lances et ses boucliers, traversa la forêt, entra dans le vieux pays salien de l'Escaut, remonta ce fleuve, et ravageant tout sur son passage, s'avança jusqu'à la métairie de Tertri (ou Testri, *Testricium*), sur la petite rivière d'Aumignon ou de Daumignon (*Dalmannio*), dans le pays de Vermandois. Les Austrasiens furent arrêtés aux bords de l'Aumignon par les masses neustro-burgondiennes qu'amenaient Berther et le roi Théoderik : les milices des villes, les populations gallo-romaines, avaient été appelées aux armes de toutes parts contre les Austrasiens et les nobles neustro-burgondiens, leurs alliés, et quoique Peppin se proclamât le champion du clergé, la lutte était véritablement entre le parti *romain* et le parti *germain*. Les annales du monastère de Saint-Arnoul de Metz, qui ne sont qu'un panégyrique perpétuel de Peppin et de sa race, prétendent que le général des Austrasiens montra une modération extrême, proposa de nouveau la paix au roi de Neustrie, et lui offrit même de grandes sommes d'or et d'argent pour obtenir la restitution des biens des proscrits et des églises; mais Berther, confiant dans l'innombrable « multitude de peuple » qui suivait ses bannières, rejeta tout; les armes pouvaient seules trancher cette querelle. Peppin prit ses dispositions en habile capitaine : il mit le feu à toutes ses tentes pendant la nuit, pour faire croire à ses adversaires qu'il battait en retraite, passa l'Aumignon en silence aux premières lueurs de l'aube, et s'établit sur une colline, à l'est du camp neustrien, afin que les rayons du soleil matinal éblouissent les yeux des

ennemis lorsqu'on engagerait le combat. Les Neustriens, à l'aspect des flammes, avaient cru l'armée austrasienne en fuite, et s'apprêtaient à la poursuivre, quand ils la virent, pour ainsi dire, sur leurs têtes : ils l'attaquèrent sur-le-champ. La bataille fut longue, opiniâtre, acharnée : les légions populaires de Neustrie, mal commandées, aveuglées par le soleil, qui les empêchait de diriger leurs coups, précipitées sans ordre sur un ennemi qui avait l'avantage du poste et des armes, se brisèrent enfin contre les lignes de fer des Austrasiens. L'armée neustrienne se débanda : le roi Théoderik et le maire Berther s'enfuirent, « laissant tous les chefs de leur armée abandonnés au tranchant du glaive »; la plupart des Neustriens coururent chercher un refuge, soit au monastère de Saint-Quentin, dans la cité de Vermandois, soit au couvent des Irlandais (*des Scotts; Scotorum*) ou de Saint-Fursi à Péronne. Peppin, après avoir partagé à ses *fidèles* les dépouilles du camp royal, reçut en grâce les fugitifs de Saint-Quentin et de Saint-Fursi, à la prière des abbés de ces monastères, leur accorda la vie et la conservation de leurs patrimoines, à condition qu'ils devinssent ses hommes et lui jurassent fidélité, puis il se mit à la poursuite du roi et de Berther. Le malheureux maire n'existait plus : il avait été massacré par les compagnons de sa fuite, à l'instigation de sa belle-mère elle-même, exaspérée de sa sottise et de sa lâcheté. Quant à Théoderik, il avait couru sans s'arrêter jusqu'à Paris : il attendit là le vainqueur et se rendit à lui. « Peppin, disent les *Annales de Metz*, lui conserva respectueusement le nom de roi, et prit, comme son propre bien, le gouvernement de tout le royaume, les trésors royaux et le commandement de toute l'armée des Franks. » La truste de Peppin remplaça la truste royale : le roi n'eut plus de *fidèles*. Théoderik devint ainsi roi titulaire de tous les Franks par la défaite même qui consommait, dans sa personne, l'irréparable abaissement des Mérovingiens.

Après avoir placé auprès de lui un de ses *fidèles*, nommé Nordbert, comme une sorte de vice-maire, et avoir pacifié et réformé la Neus-

trie dans le sens aristocratique, Peppin retourna dans ses terres du Hasbain en 688, transférant ainsi le siège de la puissance franke des bords de la Seine à ceux de la Meuse, et conservant par cette conduite toute sa popularité parmi les Austrasiens, qui avaient été l'instrument et qui restèrent l'appui de sa grandeur. Sa victoire et l'immense influence qu'elle lui valait changeaient par le fait la fédération austrasienne en une espèce de monarchie militaire. Mais cette monarchie aristocratique ne ressembla en rien au gouvernement d'Ébroïn : Peppin fut, sous le titre de maire du palais, ce qu'avaient été les premiers rois franks, le chef militaire et le grand juge de la nation; les lois barbares, bouleversées par Ébroïn, furent remises en pleine vigueur; le grand mál annuel, tombé en désuétude, fut convoqué régulièrement aux *kalendes de mars* : tous les membres de la « noble nation des Franks » y étaient convoqués, sous peine d'amende; le duc Peppin y faisait amener le roi sur un chariot traîné par des bœufs, et, là, le descendant du grand Chlodowig, sa couronne d'or en tête, sa longue barbe et sa longue chevelure flottant sur ses vêtements royaux, siégeait sur un trône au sommet de la colline du mál (*málberg*), « représentait un monarque en effigie, donnait audience aux ambassadeurs venus de toutes les régions étrangères et leur rendait, comme de sa propre volonté, les réponses qui lui avaient été enseignées ou plutôt enjointes.

Ces choses faites, Peppin le renvoyait à la *villa publique* de Mammagues (*Mamacca*, dans la forêt de Lesgue, sur la rive gauche de l'Oise, entre Compiègne et Noyon). Le Mérovingien, sauf le vain titre de roi et une pension alimentaire que le maire du palais lui octroyait précairement selon son bon plaisir, n'avait rien en propre que cette seule *villa*, d'un très modique revenu, qui lui servait à entretenir le petit nombre de domestiques nécessaires à son service. Il n'allait nulle part que sur un chariot attelé de bœufs, à la manière des gens de labour et des bouviers. » (*Annales de Metz*, Eginhard, *Vita Caroli Magni*.)



ROI FAINEANT SUR SON CHAR A BŒUFS

Le nouveau gouvernement offrait en apparence la restauration complète des vieilles coutumes germaniques : les Franks du VII^e siècle n'étaient pourtant plus les Franks du quatrième, et le rôle étrange de la royauté n'était pas la seule différence entre les deux époques; le peuple n'était guère moins annulé que le roi, et ne figurait plus, dans l'assemblée nationale, que comme l'appendice des grands ou plutôt il n'y avait plus de peuple : il n'y avait quasi que des grands propriétaires suivis chacun d'une *arimannie*, d'une troupe de feudataires et d'antrustions; les chefs seuls débattaient les intérêts publics avec le chef suprême; les hommes de moyenne condition, qui s'obstinaient encore dans leur indépendance et leur isolement, étaient dénués de toute influence. Quant à la masse des populations gallo-romaines, elle n'était représentée qu'indirectement par les évêques.

Le désir de ménager l'affection des Austrasiens n'était pas le seul motif qui eût engagé Peppin à retourner dans sa terre natale : quoiqu'il eût pris le titre de maire du palais, auquel la Neustrie était accoutumée d'obéir, il cherchait à paraître le moins possible le ministre et le lieutenant du roi, et à faire du pouvoir son bien propre, son patrimoine : il aimait donc mieux dater ses chartes de Héristall et de Landen, que de Clichy ou de Maumagues; mais c'était surtout la situation extérieure de la nation franke qui l'appelait dans le nord de la Gaule. Le VII^e siècle avait été une ère de décadence pour les Franks : leur empire était entamé dans l'ouest et le midi de la Gaule, et croulait de toutes parts dans la Germanie. Sous Chlothar II, les Langobards, sous Dagobert, les Saxons, avaient été, à l'amiable, déchargés du tribut; sous Sighebert II, les Thuringiens s'en étaient affranchis par les armes; puis, durant les dernières guerres civiles, les Bavares, les Allemands, les Frisons, tous les vassaux teutons enfin, avaient rejeté la suprématie austrasienne : le roi de Bretagne Allan ne reconnaissait plus le traité de son père Judicaël avec le roi Dagobert, et l'Aquitaine aspirait à former un